

« Surprise » à Ensérune... ?

Samedi 18 septembre, alors que nous venons d'achever la très intéressante visite commentée du centre ancien de leur village, organisée par l'association des « Amis de Nissan », un responsable me confie que le jeudi suivant, une surprise de taille m'attendra, là-haut sur l'Oppidum... Ah bon ? Oui, continue-t-il, car au terme de quatre années de fouilles conduites par le CNRS et les Universités de Toulouse et Montpellier, une grande découverte me sera dévoilée... Diable ! Mais qu'ont donc trouvé de nouveau les archéologues, sur cette sacrée colline où des générations de fouilleurs grattent et creusent sans répit depuis plus d'un siècle ?

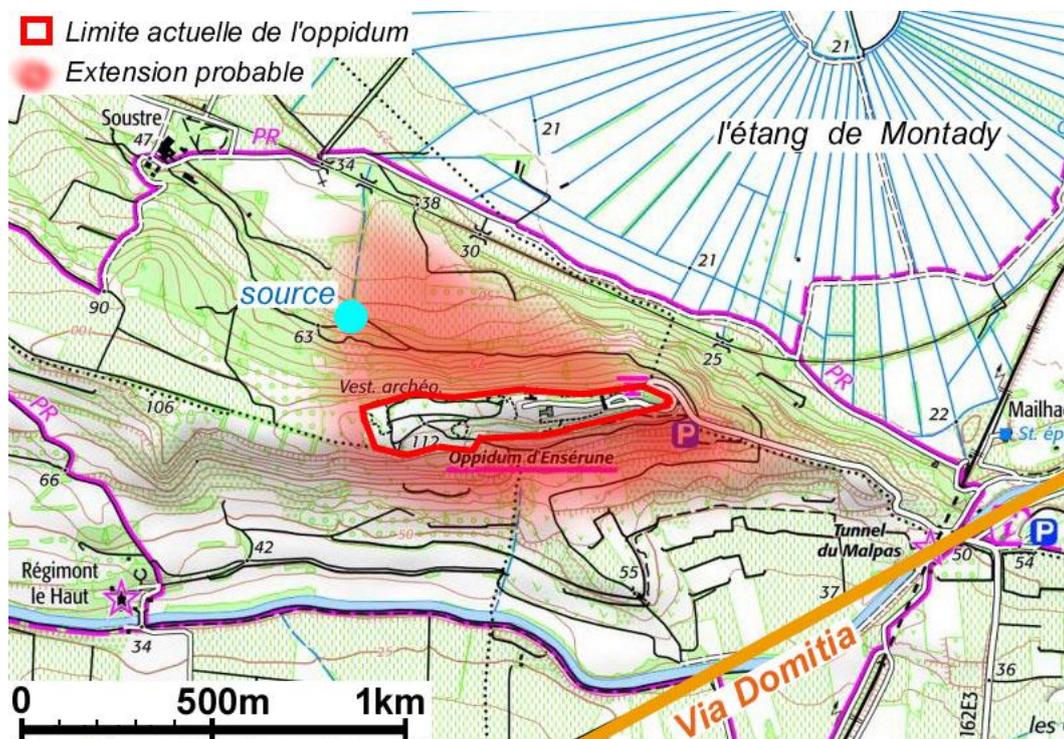
Le jour J, au pied de l'oppidum, je retrouve une vingtaine d'autres amateurs, comme moi, de sensations fortes, je veux dire du sentiment d'éternité que distille le contact des vestiges du passé. Notre guide, un archéologue du CNRS, prend les rênes du groupe, et nous fait traverser cahin-caha le capharnaüm de la grande rénovation du site, entreprise depuis deux ans déjà. Mais une fois passé l'obstacle des barrières et barraques de chantier, la magie opère... Ici, au bord du chemin, des fûts de colonnes de temple... là, un fragment de meule de basalte... et sous nos pieds, des éclats de céramiques... Il ne reste plus qu'à imaginer l'antique cité d'Ensérune, dont la population maximale a été estimée à 10.000 habitants, au 3^{ème} siècle avant notre ère, sur un acropole d'environ 9 hectares.



Vestiges d'habitations, du côté Nord de la cité

Poursuivant notre progression au bord du plateau, à l'ombre des grands pins, nous observons les traces de l'incendie de juin 2021, qui a ravagé tout le flanc Sud de la colline, mordant même les oliveraies du bas de la pente, et ne laissant derrière lui qu'un sol aride parsemé d'épouvantails charbonneux. Un désert... mais qui ne l'a pas toujours été... Car c'est là que notre guide nous a réservé sa surprise : en fait, cette pente ingrate était couverte d'habitations ! Et c'était la même chose sur le flanc Nord, où l'urbanisation se serait étendue jusqu'à l'actuelle voie de chemin de fer, englobant la source de Soustres, la seule alimentation en eau potable, avec les citernes de récupération de l'eau de pluie.

De fait, il semble qu'à son apogée, Ensérune s'étendait sur 30 à 35 hectares, et a compté jusqu'à 30.000 habitants, trois fois plus que ce qui était jusqu'alors estimé, soit autant qu'à Nemausus (Nîmes) ou Massalia (Marseille)... Cela paraît étonnant, surtout au vu du relief du site, mais le guide donne une explication : l'extension de la cité ne s'est pas fait « à la romaine », en traçant un beau plan orthogonal aux rues perpendiculaires, mais « à la gauloise », et juxtaposant les maisons le long des ruelles, et en s'adaptant à la pente. Et quant au second rempart visible au bas des pentes, il aurait été plus symbolique que d'une réelle efficacité défensive. Les indigènes, paraît-il, réglèrent leurs conflits en rase campagne, sans pratiquer le siège des cités, une spécialité qu'introduisirent les Romains !



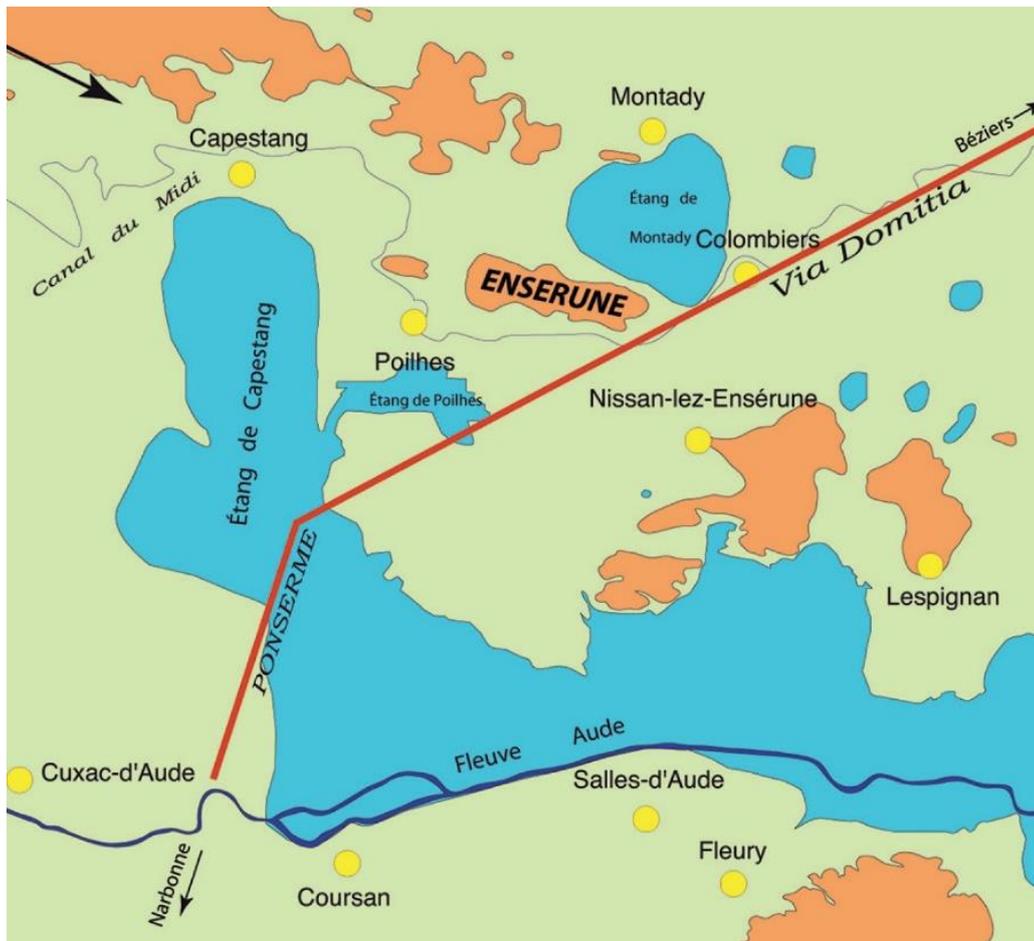
L'hypothèse d'extension de la cité d'Ensérune

© IGN et P. Barjaud 2021

Ce qui encore plus étonnant, c'est que dans l'Antiquité, aucune source écrite ne parle de cette ville, dont l'importance aurait dû rester gravée dans la mémoire collective, et dans celle des chroniqueurs de l'époque, comme Strabon ou Diodore de Sicile... Il est vrai que dans la région, l'attention des historiens s'est surtout focalisé sur Agde, ou Narbonne, depuis la fondation de la colonie en -118. De plus, les indigènes habitant Ensérune n'ont quasiment pas laissé de traces écrites, hormis quelques inscriptions en langue ibérique, indéchiffrables...

Un autre argument à l'appui de l'ampleur de la cité, ce sont les plus de 400 silos retrouvés un peu partout sur la colline entre le Malpas et Poilhes, aménagés dans le tuf si facile à creuser, et remplacés sur le tard par des « dolia », ces énormes jarres de terre cuite. On y voit des réservoirs, dans une cité où l'eau est une ressource rare... Mais encore des silos à grains, pour l'alimentation locale, également pour le commerce...

Car la région autour d'Ensérune était une véritable grenier à blé. Il est établi, par exemple, que l'étang de Montady était à sec à cette époque. Or il est bien connu que les limons qui recouvrent la plaine sont d'une grande fertilité. Les excédents de la production devaient donc être exportés. Rappelons-nous qu'alors les routes étaient rares et souvent impraticables. Notre guide poursuit : au pied d'Ensérune, à moins d'un kilomètre, se trouve aujourd'hui le rivage de l'étang de Capestang. Or, à cette époque, les étangs constituaient un golfe de faible profondeur, en communication avec la mer Méditerranée, comme aujourd'hui encore les étangs littoraux de Bages et Sigean au sud de Narbonne. On pouvait donc y charger le fret sur des barques à fond plat, peut-être au niveau de Pontserme, jusqu'à un port en eau profonde, où il serait transféré sur des véritables navires.



La situation d'Ensérune, par rapport aux étangs et à la voie Domitienne

© C. Olive 2017

Au terme de cette visite, c'est donc un tout autre paysage qui nous est offert. Fini le petit village gaulois, place à une métropole commerciale à l'échelle de la région. Une raison supplémentaire est avancée par notre archéologue, Ensérune est un carrefour quasiment international. Là se croisent les deux grandes routes de l'Antiquité : la voie héracléenne, reliant l'Italie à l'Espagne, qui devient la voie Domitienne après la conquête romaine, et puis la route de l'étain, originaire de Bretagne et des îles britanniques, indispensable à la fabrication du bronze. Là également, se confrontent les civilisations et les productions phéniciennes, grecques, italiques, romaines... aux peuples indigènes, ibères et celtes, dans une relation avant tout commerciale. Il y avait Marseille, Agde, Empurias, Narbonne... il y aurait désormais aussi Ensérune...

Mais comme toute histoire a une fin, notre guide nous peint un dernier tableau, celui du 1^{er} siècle de notre ère. Depuis plusieurs générations déjà, la « pax romana », la paix romaine, règne sur le pays. Les vétérans des légions se voient attribuer des lots de terrain en guise de retraite. Les colons affluent d'Italie, la campagne se couvre d'opulentes « villae », de domaines agricoles. L'oppidum a-t-il encore une utilité ? D'un relief malcommode, en manque d'eau, trop éloigné des terres cultivées, il va être progressivement déserté par ses habitants. Ses murs vont s'écrouler, les éboulis vont recouvrir les pentes, la nature va le coloniser, et comme Troie, la belle cité va sombrer dans l'oubli général...

Jusqu'à ce jour de 1860 où il sera découvert par hasard par l'abbé Giniès, puis fouillé presque sans interruption à partir de 1915. Des fouilles qui n'ont pas fini de nous livrer leur lot de surprises...

Ainsi se termine cette visite surprenante d'un site dont je croyais tout connaître... Mais par simple curiosité, j'aimerais bien savoir ce qu'en pensent les autres chercheurs... À suivre, donc, dans un prochain épisode...